TOUT DOIT DISPARAÎTRE

RÉCRÉATION PHILOSOPHIQUE #3



STÉPHANIE AFLALO

cie johnny stecchino

LATITUDES PROD

Écriture, mise en scène : **Stéphanie Aflalo**
Jeu : **Stéphanie Aflalo et son père**
Création vidéo : **Pablo Albandea**
Création lumières : **Philippe Ulysse**
Scénographie : **Andrea Baglione**
Création sonore : **Lucien Daumerie**
Regard extérieur : **Samuel Hackwill**
Production : **compagnie johnny stecchino**

Production déléguée : **Latitudes Prod.**
Direction : **Maria-Carmela Mini**
Production et diffusion :
Lisa Antoine, Luciole Duvivier
Communication : **Astrid Herbron, Louise Marion**
Administration : **Eunji Tahk**

Co-producteurs : Le phénix (Valenciennes), La Villette (Paris), Théâtre de la Bastille (Paris), Maison Saint-Gervais (Genève)
Partenaires : La Chartreuse - CNES de Villeneuve-lez-Avignon

Avec le soutien de la DRAC Hauts-de-France dans le cadre de l'aide à la création, de la Région Hauts-de-France dans le cadre de l'aide à la création et de la Spedidam dans le cadre du dispositif «aide au spectacle dramatique».

PRÉFET DE LA RÉGION HAUTS-DE-FRANCE
Liberté
Égalité
Fraternité

Région Hauts-de-France

SPEDIDAM
LES DROITS DES ARTISTES-INTERPRÈTES

Troisième volet des « Récréations philosophiques », *Tout doit disparaître* est un entraînement au deuil, axiomes stoïciens et exercices pratiques à l'appui, prenant au pied de la lettre l'adage selon lequel philosopher c'est apprendre à mourir.

Installant un écran au-dessus de la scène, Stéphanie interagit avec l'image vidéo de son père, qui lui prodigue des miettes de sagesse antique, depuis le poste de télé où elle l'a enfermé. Elle vieillira de représentation en représentation, tandis que lui restera à jamais figé dans la cassette mini-DV.

Chaque fois unique, la fin du monde, écrivait Derrida, pour désigner la déflagration interne provoquée par la perte d'un être cher.
Tout doit disparaître est une tentative, dérisoire et obstinée, d'apprivoiser cet impossible.

PRÉSENTATION DU PROJET

Les récréations philosophiques

« Une fois mon master de philosophie validé, j'ai souhaité n'en pas finir avec la philosophie et poursuivre cette pratique en dehors des voies universitaires. Je me suis ainsi posé pour défi de me confronter régulièrement, solitairement, à la pensée de philosophes qui me sont chers, et de restituer ces confrontations sous forme de **pièces intimes et ludiques**. Ce projet à long terme, que je conçois comme une **exploration en amateur de la pensée haute voltige**, je l'ai baptisé *Récréations philosophiques*, pour insister sur le primat que je souhaite accorder au jeu dans le traitement théâtral des sujets philosophiques. »
- Stéphanie Aflalo

Tout doit disparaître est le troisième volet des « Récréations philosophiques » :

récréation philosophique #1 (en diffusion)
JUSQU'A PRESENT, PERSONNE N'A OUVERT MON CRÂNE POUR VOIR S'IL Y AVAIT UN CERVEAU DEDANS
Exercice de gymnastique antiphilosophique
Création 2019

récréation philosophique #2 (en diffusion)
L'AMOUR DE L'ART
Sabotage dans les règles de l'art des règles du discours sur l'art
Création 2022

récréation philosophique #3 (en création)
TOUT DOIT DISPARAÎTRE
Conversation métaphysique médiatisée entre un père et sa fille

Origines du projet

À l'âge de dix ans, j'ai vu le film *Intelligence artificielle* de Steven Spielberg au cinéma avec ma mère. Dans ce film, un enfant-robot prénommé David parvient à ressusciter sa mère humaine adoptive grâce à l'ADN contenu dans une mèche de cheveux qu'il a conservé de la défunte.
Inspirée par cet exemple, j'ai par la suite systématiquement prélevé des mèches de cheveux aux gens que j'aimais, consignées soigneusement dans un carnet, en vue de les ressusciter quand l'occasion se présenterait.
C'est la version adulte de ce geste que performera ce nouveau volet des « Récréations philosophiques ».
Mue par le désir répandu, à la fois puéril et profond, d'immortaliser les choses que l'on aime, de placer nos trésors à l'abri de la destruction par le temps, qui pousse les auteur·rices à écrire et les familles à se photographier, je souhaite immortaliser mon père dans une conversation fictive entre lui et moi, conçue dès le moment de l'écriture en vue de celui de l'éternel retour.
L'idée est de créer une pièce que je pourrai rejouer jusqu'à ma mort, qui serait écrite dès le départ de telle sorte que tout en restant inchangée, chaque parole puisse résonner chaque fois autrement en fonction de l'espace-temps dans lequel elle sera prononcée.
Une pièce à la fois évolutive et figée.

Deuil et jeu

Toujours ébahie par le sens du jeu et de la farce de mon père, toujours convaincue qu'il constituait à lui seul un théâtre épique grouillant d'histoires romanesques, j'ai toujours caressé le désir de le faire jouer sur scène.
La vidéo ouvre l'impossible perspective de pouvoir faire jouer mon père, et de pouvoir le faire n'importe où, n'importe quand, par-delà la mort et le temps.
Mon père affirme que ce goût du jeu, que nous partageons nous deux et dont j'ai fait métier, nous aurait été légué par son grand-père Simon. À son sujet, ma grand-mère m'avait confié qu'il avait une telle réputation de farceur que lorsqu'il décéda, en 1960, dans le tremblement de terre d'Agadir, elle passa les dix années suivantes à attendre son retour, croyant toutes ces années à une mauvaise farce, avant de se résigner au deuil.

Description du projet

Sans renoncer à l'humour, cette récréation philosophique se situera sur un terrain plus émotionnel que les opus précédents, puisant dans divers registres d'expressivité, entremêlant dialogues parlés, musique classique interprétée au piano, danse et chant.
Elle aura pour point de départ le concept de temps, et prendra la forme d'une discussion intime et métaphysique entre mon père et moi, mon père me parlant sur scène depuis un écran de télévision.
Au centre de la scène : un écran plat de télévision, suspendu au-dessus d'un piano droit, paradoxe culturel caractéristique de la scénographie du salon familial de mon enfance.
« Tout doit disparaître » : titre aux accents de comédie de boulevard, il relie une injonction qui semblerait formulée par le temps, et une technique d'incitation à la consommation, employée par mon père dans son commerce de matériel informatique.



INTENTIONS

Fatalisme créatif

En 2012, ont été propulsées dans l'espace, à 36 000 km de la terre, 100 photographies sélectionnées par l'artiste Trevor Paglen, gravées sur un disque greffé au satellite Echostar XVI. L'idée de Trevor Paglen étant de les y faire flotter à jamais, au-delà de l'extinction de l'Humanité, afin qu'elles puissent, peut-être, un jour, dans un avenir très lointain, être récupérées, par quelque chose de totalement étranger, inconnu, extraterrestre.
Ces images, dit l'artiste, seront toujours en orbite dans des milliards d'années, quand les hommes auront disparu depuis longtemps et que les futurs dinosaures tourneront la tête vers le ciel étoilé.
Ce que l'artiste anticipe ici, avec un fatalisme assumé autant que créatif, c'est la fin du monde. C'est la fin du monde pour moi, la disparition de mon père, que je cherche pour ma part, avec le présent opus, à anticiper, à travailler, à traverser.

Fins du monde

Chaque fois unique, la fin du monde, écrivait Derrida, pour désigner la déflagration interne, chaque fois renouvelée, que provoque en nous la mort d'un proche.
Si nous vivons une fin du monde subjective chaque fois que nous perdons un être aimé, il est une fin du monde plus objective, menaçant tous les êtres vivants d'une extinction irréversible, celui du désastre écologique.
Ce sont ces deux fins du monde, monde intérieur et extérieur, que je chercherai à faire entrer en résonance, créant des ponts entre la disparition de ce qu'on appelle l'homme et de ce qu'on appelle l'Humanité, entre le temps quotidien - celui dans lequel on interagit, au présent, avec celles et ceux que l'on aime – et le temps infini, vertigineux, inimaginable auquel nous confronte la durée de vie des déchets nucléaires, estimée par les chercheurs à plusieurs millions d'années.
L'objet du spectacle n'est pas la relation que j'entretiens avec mon père. Je tiens fermement à ce que celle-ci reste secrète, qu'elle soit revécue, à chaque représentation, de l'intérieur, sans que me revienne le souci de l'illustrer.
J'aspire à une écriture assez dépouillée, laissant suffisamment de place et de vide pour que les imaginaires des spectateurs puissent librement s'y déployer, et projeter sur la figure de mon père celle de leurs propres deuils, intimes, collectifs, passés ou à venir.



ÉCRITURE

Il ne s'agit en aucun cas d'écrire un spectacle qui aurait pour condition l'événement que je redoute le plus de mon existence : la disparition de mon père. La pièce sera écrite de telle sorte qu'elle puisse exister autant avant qu'après ce terrifiant événement.
Avant, elle prendra la valeur d'un entraînement, suivant au pied de la lettre l'adage selon lequel *philosopher, c'est apprendre à mourir.*
Après, elle prendra la valeur d'un miracle, celle d'un dialogue impossible refusant de s'interrompre au seuil des deux mondes.
Concevant ce spectacle comme une bouteille jetée dans l'océan stellaire de mon propre avenir, l'enjeu est d'écrire une partition qui intégrerait, dès le moment de l'écriture, tous les futurs possibles. Celle de la disparition de l'être aimé, mais celle, inéluctable également, du vieillissement de mon propre corps, impliquant la dégradation graduelle de ses facultés motrices.
Le texte sera composé de dialogues entre mon père et moi, ainsi que de conseils sous forme d'aphorismes philosophiques puisés dans la littérature philosophique et biblique sur les thèmes de la mort et du temps.
Concernant les dialogues, les répliques de mon père, encapsulées dans la bande d'enregistrement, resteront inchangées pour l'éternité, les miennes varieront en fonction de l'espace-temps dans lequel elles seront prononcées. Concernant les citations philosophiques, je puiserai principalement dans les deux sources antiques que sont le stoïcisme et la bible.

SCÉNOGRAPHIE

Il s'agira de concevoir une scénographie à la fois onirique et minimaliste. Au centre de la scène : un téléviseur plasma moderne, suspendu au-dessus d'un piano droit sur roulettes.
Dans le téléviseur : mon père, déguisé en patriarche de pacotille, tantôt dialoguant avec moi, tantôt commentant mes actions scéniques.
Un rideau rouge sera placé sur le téléviseur, permettant à mon père de se livrer à une série de jeux d'apparitions et de disparitions. Ce rideau sera principalement utilisé lors de la dernière séquence de la pièce consistant en une série de tours de magie exécutés par mon père comme autant de farces existentielles autour de l'adage de Lavoisier « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ».



VIDÉO

Si l'enfant-robot de Spielberg parvient à ressusciter sa mère grâce à une technologie ADN révolutionnaire, je m'en remettrai à un miracle technologique plus rudimentaire pour donner vie à mon père : la vidéo, appréhendée à la fois comme lieu de la mémoire et enregistrement de la mort.
Je souhaite créer un vertige en exacerbant le décalage entre le temps vivant de la représentation et le temps passé, mort déjà, encapsulé dans le plan séquence pré-enregistré où mon père, absent, dialoguerait avec moi, présente.
Instrument d'archive désuet du foyer familial, un caméscope analogique sera utilisé, en raison de l'esthétique « amateur » et « fait-maison » qu'il permet de produire.
Pablo Albandea signera la création vidéo.



EXTRAIT

JOSEPH parle à STEPHANIE, qui lui répond au plateau.

Il fait beau aujourd'hui ! Et vous, quel temps fait-il aujourd'hui ?

J'ai 70 ans. Et toi, ma chérie, quel âge as-tu ?

Le temps passe vite.

Tu es toujours aussi belle ma chérie ! Comment ça va ma chérie ?

Moi je vais bien, merci.

Je suis content d'être là. Et toi ma chérie, es-tu contente d'être là-bas ?

Tu es où ?

Et moi je suis où ?

Ah bon ! Je suis où ?

Ah bon ! Je fais quoi ?

Ah.
C'est bien.

Ça fait combien de temps qu'on ne s'est pas vus ?

Ça fait combien de temps que les dinosaures ont disparu ?

Ça fait combien de temps que l'univers existe ?

Ça fait combien de temps que j'ai perdu ma mère ?

Ça fait combien de temps que le spectacle a commencé ?

Il nous reste combien de temps ?

Ça fait combien de temps qu'on est sortis d'Égypte ?

Ça fait combien de temps que je suis dans cette pellicule ?

Olala ! Je suis bien conservé !

Ça fait combien de temps que tu ne m'as pas joué un peu de piano ?

CALENDRIER DE CRÉATION

2024

Du 02 au 13 avril
Résidence d'écriture - Chartreuse de Villeneuve lez Avignon – Centre national des écritures du spectacle

2025

24 et 25 avril
Résidence pour les essais techniques et plateau – le phénix, Valenciennes

Du 26 au 31 mai 2025
1 semaine de tournage avec Joseph Aflalo

Du 1er au 13 juin
Résidence de création vidéo – La Villette (Paris)

Décembre
1 semaine de tournage avec Joseph Aflalo

2026

Du 9 février au 3 mars
Résidence de création – le phénix, Valenciennes

DIFFUSION

Création du 4 au 6 mars 2026
au Cabaret des Curiosités, le phénix, Valenciennes
- 3 représentations

Du 17 au 21 mars 2026
Salle Boris Vian, **Théâtre La Villette**
- 5 représentations

18 juin 2026
Festival Latitudes Contemporaines, maison Folie Wazemmes, Lille - 1 représentation

BIOGRAPHIE
STÉPHANIE AFLALO

Stéphanie Aflalo est comédienne, auteure, metteure en scène et musicienne.

Parallèlement à ses études théâtrales, elle a poursuivi des études de philosophie à distance, consacrant ses mémoires à Nietzsche et à Bataille.
Elle a joué sous la direction de Marion Chobert, Maya Peillon, Milena Csergo, Hugo Mallon, Bruno Baradat, Yuval Rozman, Grégoire Schaller, Florian Pautasso, Jérôme Bel et Hubert Colas.

Elle a mis en scène *Graves épouses/animaux frivoles* d'Howard Barker, *Lettres Mortes* (lettres d'internés psychiatriques et derniers mots de condamnés à mort), et deux solos : *Histoire de l'œil*, adapté du roman de Georges Bataille, et *Jusqu'à présent, personne n'a ouvert mon crâne pour voir s'il y avait un cerveau dedans*, inspiré de la philosophie de Wittgenstein. Cette pièce constitue le premier volet d'un projet à long terme baptisé « Récréations philosophiques » qui entremêle théâtre et philosophie, théorie et pratique, de manière intime et ludique.

Le deuxième volet de cette série, *L'Amour de l'art*, est créé en septembre 2022 au Studio-Théâtre de Vitry.

En 2022, elle crée sa compagnie, johnny stecchino, accompagnée en production déléguée par Latitudes Prod.

L'année suivante, elle présente fin mars son nouveau solo *LIVE*, sous forme de concert à la POP (Paris).

En 2024, elle crée *Méditation*, dans le cadre de Vive le sujet ! Tentatives au festival d'Avignon.

En janvier 2025, elle participe à la création de *Partout le feu* d'Hubert Colas, basé sur le roman éponyme d'Hélène Laurain.

Enfin, elle créera son prochain spectacle *Tout doit disparaître*, faisant partie du projet « Récréations philosophiques » en 2026.



SÉLECTION PRESSE

Arts et Scènes

3 MIN

"Hurlevent", "Tout doit disparaître" : L'amour et la mort se défient au Cabaret de curiosités de Valenciennes

par Fabienne Arvers
Publié le 6 mars 2026 à 13h31
Mis à jour le 6 mars 2026 à 13h32



↑
Hurlevent © Frederic Iovino

Avec Stéphanie Aflalo et Maëlle Dequiedt, l'amour inconditionnel et l'amour trahi flirtent avec la mort.

Tout doit disparaître de Stéphanie Aflalo

On pourrait croire le titre de ce temps fort dédié à la jeune création, "Cabaret de curiosités", forgé à son intention. Tant l'imaginaire de la comédienne, musicienne et autrice Stéphanie Aflalo, couplé à son humour et adossé à son érudition philosophique, font de chacune de ses créations un moment rare et jubilatoire. Avec *Tout doit disparaître*, opus 3 de ses *Récréations philosophiques*, Stéphanie Aflalo conjure le sort en offrant à son père, avant sa disparition, l'éternité dans l'écrin d'un spectacle, censé apprivoiser et ritualiser la mort à venir, dont la répétition assurera à sa fille la possibilité d'une réconfortante immortalité. Une capsule d'invulnérabilité au chagrin du deuil qu'elle combat avec l'énergie du désespoir.

Minimaliste, la scénographie, aussi soignée qu'acidulée, se résume à une table, une chaise roulante surmontée d'un castelet rouge aux allures de catafalque qui s'ouvre et se ferme sur une vidéo du père s'adressant à sa fille depuis son univers virtuel. Un piano fera son entrée en cours de route. Derrière ses lunettes noires, son père égrène des consignes propices à l'acceptation de la perte des êtres aimés et de sa propre existence. Notre lot commun. Une finitude qu'on traîne comme un boulet et pousse Thomas Bernhard à un constat amer : "*C'est une erreur quand les gens croient qu'ils mettent au monde des enfants. Ils accouchent d'un aubergiste ou d'un criminel de guerre suant, affreux, avec du ventre, c'est celui-là qu'ils font naître, pas des enfants. Alors les gens disent qu'ils vont avoir un petit poupon, mais en réalité, ils ont un octogénaire qui pisse de l'eau partout, qui pue et qui est aveugle et qui boîte et que la goutte empêche de bouger, c'est celui-là qu'ils mettent au monde. Mais celui-là, ils ne le voient pas, afin que la nature puisse se perpétuer et que le même merdier se poursuive à l'infini.*"

À quoi Hannah Arendt lui aurait rétorqué que si la philosophie classique veut nous apprendre à mourir, il serait bon de se rappeler qu'avant d'être mortel, la naissance de l'homme est ce qui permet l'irruption dans le monde de l'inédit et du changement. Ne boudons pas notre plaisir, si fugitif soit-il… Alors que le spectacle s'ouvre sur une infusion philosophique, l'actrice déchiffrant les citations d'auteur·ices classiques ou les préceptes new age inscrits sur les étiquettes de sachets de tisane qu'elle plonge dans son mug avant d'avaler le tout, un carburant nécessaire à ce qui va suivre, c'est par le legs d'histoires juives que nous raconte son père que s'achève ce bijou de preuve d'amour en forme de trompe-la-mort.

Cabaret de curiosités, le Phénix de Valenciennes, jusqu'au 6 mars.

***Tout doit disparaître*, de Stéphanie Aflalo, du 17 au 21 mars à La Villette, puis en juin 2027 au Théâtre de la Bastille, Paris.**

Fabienne Arvers

Arts et Scènes

"Hurlevent", "Tout doit disparaître" : L'amour et la mort se défient au Cabaret de curiosités de Valenciennes

Les plus lus

Cinéma
1. Oscars 2026 : qui va rafler la mise ?

Abonné Scènes
2. Rébecca Chaillon, divine bacchante du théâtre



Vous reprendrez bien un peu de philosophie ? Dans *Tout doit disparaître*, Stéphanie Aflalo se prépare à la mort de son père. Et la comédienne-dramaturge le fait à sa manière : à coup de rituels décalés ou de citations Yogi Tea. Un solo drôle et ingénieux sur la disparition des proches.

Texte : Marouane Bakhti
Publié le 16/03/2026

« Toute la vie est un voyage vers la mort. » C'est le genre de sentence trouvées sur les étiquettes des sachets Yogi Tea qu'assène Stéphanie Aflalo, lunettes de soleil au bout du nez, en introduction de sa nouvelle « récréation philosophique ». Une entrée en matière insolite, typique de cette comédienne et metteuse en scène réputée sur la nouvelle scène française pour ses créations économes en moyens à la croisée de la philo et du perso. Dans son solo *Jusqu'à présent…*, elle divaguait depuis la pensée du linguiste Wittgenstein. Puis, dans un duo avec Antoine Thiollier, *L'amour de l'art*, elle délirait autour des codes de la médiation muséale. Cette fois, *Tout doit disparaître* traite de la mort. Et pourtant, on rit encore.

En faisant infuser sa tisane, Stéphanie Aflalo poursuit la lecture de ces petites phrases « inspirantes » qu'on trouve dans les boîtes de thé, mais, pas de chance : toutes évoquent le trépas, l'éphémère de l'existence. C'est seulement une fois abreuvée de références philosophiques – Wittgenstein, à nouveau, et Sénèque, entre autres – que la pièce peut commencer. Comme toujours chez la performeuse, le début du spectacle est sans cesse différé selon un procédé qu'elle reconduit de pièce en pièce. Mais, cette fois-ci, ces précautions préliminaires accompagnent un thème plus intime : la mort prochaine de son père.

Second personnage du récit, le septuagénaire apparaît dans un écran de télé familiale, encadré par un rideau rouge de théâtre. Un dispositif simple qui pose un cadre de référence universel et permet de dépasser le biographique. Via ce système, le père s'adresse à sa fille depuis le passé. Elle lui répond au présent, le présent du théâtre, chaque représentation le rapprochant de la séparation définitive. *Tout doit disparaître* joue avec les temporalités et rappelle ce rapport au temps singulier qui lie ceux qui s'en vont et ceux qui restent. Toujours inventive, Aflalo va plus loin et imagine un rituel, orchestré par son père lui-même. Cette série d'actions ridicules – croquer dans une pomme puis la recracher – exige d'elle une confiance totale en son paternel et, plus largement, en l'existence. La jeune femme atteint un état de détachement serein, une aptitude à lâcher prise face à l'irrémédiable, supposée lui être utile lorsque son père disparaîtra pour de vrai. Ponctuée par des pointes de dérision – la marque de fabrique Aflalo –, la pièce nous rappelle une des vertus du rire : dédramatiser l'existence. À cet effet, *Tout doit disparaître* carbure à l'humour juif et désamorce, l'air de rien, une des grandes tensions qui habitent le corps social : peut-on rire des autres ? Car l'humour a aussi une autre vertu : faire penser.

Avec cette nouvelle « récréation philosophique », Stéphanie Aflalo fait encore ce à quoi elle excelle : manipuler de la théorie de haute volée sans se vautrer dans le didactisme ou le cours magistral – une gageure sur un plateau de théâtre. La richesse du fond, l'intelligence de la langue, pourraient faire rêver les spectateurs à un dépassement de son esthétique DIY. Après tout, pourquoi ne pas oser une scéno plus abondante ? Mais cette dernière création réaffirme les ambitions de la metteuse en scène : créer de la pensée et des mondes uniquement par la parole et la conversation. Et c'est très bien comme ça.

Tout doit disparaître de **Stéphanie Aflalo** a été présenté au Phénix à Valenciennes les 4 et 5 mars.

⇢ du 17 au 21 mars à La Villette, Paris



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique

Abonné·e de Mediapart

1440 Billets | 0 Édition

BILLET DE BLOG 5 MARS 2026

Stéphanie Aflalo dialogue avec son père soit-disant «mort», c'est à tomber

On l'a connue actrice chez Copi et Flaubert, puis elle s'est lancée dans des conversations philosophiques ou des visites de musée hilarantes, elle a mis le feu au 104, électrisé en rock star le Théâtre de la ville, voici la Aflalo seule en scène avec son père en virtuel dans le bien nommé et pimpant « Tout doit disparaître »

Signalez ce contenu à notre équipe



Scène de "tout doit disparaître' © Pablo Albandea

Comment commencer un spectacle sur mon père sans tomber dans le pathos, le morose, le pas drôle, le perplexe ? En buvant son thé, Stéphanie se posait cette abyssale question. Rester debout comme d'habitude ? ...Tiens, et si j'essayais de m'asseoir, pour une fois. Oui, tiens, comme maintenant, en prenant mon thé. Oui, mais après ?

C'est là où le ciboulot de la Aflalo corporation se met au boulot en regardant le sachet de thé fondre dans la tasse, sachet après sachet. Et si en ouvrant le sachet de thé, je tombais sur une blague comme dans les bonbons que j'adorais quand j'étais encore loin de mes trente cinq ans comme aujourd'hui ? Et si je remplaçais ces blagues par des citations de mes chers philosophes (elle a consacré un étonnant spectacle à Wittgenstein), instaurant, de sachet en sachet, un comique de répétition par variation sur un même thème, disons la mort. Passant de Sénèque (« *Dès l'instant où l'on voit la lumière du jour, on prend le chemin de la mort* ») à Heidegger (« *Dès qu'un homme vient à la vie, il est assez vieux pour mourir* »). Qu'est ce que tu en dis, papa ?

Elle ne lui posera pas la question même lorsqu'il finira par apparaître au dessus piano au fond de la scène, sur un écran après que Stéphanie Aflalo nous ait dit que son père était mort « *le 20 mai 2010, suite à un arrêt du cœur* ». Mais elle avait aussitôt ajouté « *avant d'être ressuscité par un médecin, qui avait d'abord creusé un silence pour annoncer son décès, avant de déterrer mon père du silence qu'il avait creusé*. » Alors, mort ou vif le papa? Stéphanie qu est à elle-toute seule une boite à malices, nous balade entre la vie et la mort.

Elle avait eu l'idée de ce spectacle, mi cocasse mi camarde, il y a longtemps. Elle en avait parlé à son père malade qui, polisson comme sa fille, était entré bille tête dans ce projet étrangement farfelu. Stéphanie Aflalo nous raconte aussi que l'idée du titre *Tout doit disparaître* lui était tout de suite venue, chipé au titre d'un film avec Ophélie Winter et Didier Bourdon dont elle possède depuis longtemps une copie en VHS.

C'est alors que, relevant enfin ses lunettes et nous laissant voir tout son visage, Aflalo ne dit pas « esprit es-tu là ? » comme Hugo, mais plus sobrement :« *Papa tu es prêt* ? ». Lequel répond off « *je suis prêt* ».

Bientôt, le dit père apparaît sur un écran vidéo au fond de la scène suspendu au dessus d'un piano droit, rigolant à l'avance de s'adresser, à nous public, de nous parler au présent de sa mort comme il le fait à sa fille. Œuvrant par là même à une belle et vibrante définition de l'amour filial, sans jamais une once de pathos, mais avec son pesant de tendresse. Il lui arrive de blaguer à moins que ce ne soit sa fille qui lui souffle ses mots :

« *Répète après moi « La mort n'est ni un bien ni un mal. » Sénèque. Dis :*

« *La mort n'est rien. ». Épicure. Appelle l'infirmière. Dis-lui : Épicure !* ».

Quand tout aura été dit, assise au piano sous l'écran où est apparu son père, Stéphanie Aflalo joue pour lui, pour nous, une valse de Chopin.

Le père ne viendra pas saluer auprès de sa fille, mais on entendra en off sa voix dire « *coucou* ». A moins que cela ne soit un oiseau sorti d'un ordinateur ou de je ne sais quel matos électronique dont faisait ou fait toujours commerce papa Aflalo qui, un jour sans doute, a du souffler à sa fille que leur nom commençait un peu, beaucoup comme un autre mot: affabulation.

Créé au Phénix de Valenciennes en février dans le cadre du Cabinet de Curiosités, le spectacle est à l'affiche de la grande halle de la Villette du 17 au 21 mars puis en juin la saison prochaine au Théâtre de la Bastille

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

« Tout doit disparaître », la transe de mort de Stéphanie Aflalo



Photo Pablo Albandea

La comédienne communique avec son père qu'on croit mort au moyen d'une performance vidéo originale et décalée où le rire affleure autant que la réflexion métaphysique.

L'actrice, autrice, metteuse en scène et musicienne Stéphanie Aflalo poursuit au studio du Phénix de Valenciennes sa série baptisée *Récréations philosophiques*, dont chacun des volets a trouvé sa place au Cabaret de curiosités dédié à la jeune création. En 2021, *Jusqu'à présent, personne n'a ouvert mon crâne pour voir s'il y avait un cerveau dedans* s'inspirait de la philosophie a priori austère et sens dessus dessous du philosophe Wittgenstein ; en 2022, *L'amour de l'art* se présentait comme une parodie de médiation culturelle à travers une désopilante conférence à deux voix consacrée à la peinture à la fin de laquelle l'actrice rejouait un happening de Marina Abramović en mangeant à pleines dents un oignon cru. Voici enfin *Tout doit disparaître,* un troisième opus, très personnel, dans lequel Stéphanie Aflalo partage virtuellement la scène avec son père et se livre à une étrange séance entre hypnose et rituel ésotérique. **Le lien qui unit ses trois pièces est la mort, un sujet qui peut paraître repoussant, mais dont elle rit, et avec lequel elle fait rire, avec talent et dérision**.

Comme d'habitude, la pièce ne cesse de différer son début. Elle s'ouvre sur un premier temps au cours duquel l'actrice, assise derrière une petite table, déchire compulsivement les emballages d'innombrables sachets de thé pour lire, avec une certaine ironie circonspecte, les sentencieuses maximes inscrites sur leurs étiquettes. Méditations purement commerciales et convenues ou idées bien plus profondes, toutes confrontent à la finitude inéluctable de l'existence. Le ton est donné. La mort rôde sur le spectacle qui n'a pas encore commencé. Les citations empruntées à Nietzsche, Spinoza ou Montaigne se font de plus en plus longues et de moins en moins aimables. Le fatalisme de Sénèque et, enfin, la verve défaitiste de Thomas Bernhard parachèvent inopinément le sombre catalogue de matière à penser. **Une fois infusée dans un mug, la sagesse de cette bouillonnante matière philosophique est ingurgitée à chaudes gorgées par l'actrice qui, elle, affiche une disposition plus nette à la blague et à la légèreté**.

Une interprète aussi ductile, irrésistiblement drôle et malicieuse, toujours sur le fil du léger et du grave, véritable clownesse et tragédienne en même temps, dans son costume noir pailleté, les yeux cachés derrière des lunettes de soleil, n'allait pas aborder la mort avec un prévisible et poussif pathos. **Elle dit avoir reçu le ton farceur qu'elle affiche sans complexe en héritage de son père**. Annoncé mort en 2010 à la suite d'un arrêt du cœur, celui-ci apparaît magiquement ressuscité sur un écran dissimulé derrière le rideau de velours rouge d'un castelet, dont la forme est celle d'un cercueil endimanché en suspension. Au centre d'une image vidéo jamais lisse, mais fabriquée comme un vieux clip mal fichu, il délivre des mots à la fois tendres et souvent injonctifs qui invitent à appréhender et accepter sa disparition, à délivrer les émotions vives et trop intériorisées inhérentes à la perte pour mieux la conjurer.

Le talent et l'esprit singuliers de Stéphanie Aflalo se confirment à nouveau dans cet étonnant entraînement au deuil, où l'humour noir à la limite de l'absurde se teinte d'une belle et touchante sensibilité. Dans une forme théâtrale toujours économe et épurée, l'artiste déploie un ton et un geste franchement libérateurs. Elle danse sur une chanson de Samir Shukry ou joue une nostalgique valse de Chopin tout en nuances et en fragilité. Le temps des rires et le temps des pleurs se conjuguent dans cette méditation jamais morose sur le temps, la fin, la vie, l'envol.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr



© Pablo Albandea

« Tout doit disparaître » de Stéphanie Aflalo

— par Pierre Lesquelen , Pour I/O Gazette

Théâtre

CRITIQUE — La fin de la récré aflalienne aurait-elle sonné ? Dans *L'Amour de l'art*, seconde « récréation philosophique » de Stéphanie Aflalo, le crâne memento-morien finissait déjà par édenter la conférence hilarante. *Tout doit disparaître* est l'accomplissement génial de cette trilogie.

Ici l'ironie ne sauve plus le drame, l'intime rattrape les facéties et la théâtralité récréative gagne alors une force pascalienne : elle apparaît pour la première fois comme le dispositif existentiel, comme le divertissement performatif d'Aflalo elle-même. Parce que le spectacle est autant un protocole d'apprivoisement de la mort qu'un rituel cathartique permettant de retourner au vivant et de célébrer les vertus résurrectrices du théâtre.

Stéphanie commence par boire une tisane de titane contenant toutes les vanités philosophiques du monde (sauf celles d'Heidegger et de Yogi Tea). Puis, après avoir renoncé non sans peur du vide aux digressions blagueuses que réclamerait son public, elle rejoint son « père de location » (lui-même revenu biographiquement d'entre les morts, suite à un arrêt provisoire du cœur) pour apprendre à respirer comme on apprend à mourir. Entouré de décors grossis et technicolorés, comme accroché aux choses matérielles qui demeurent, le père filmé a cet air de vieil immortel dont profitent les stars du cinéma en lunettes de soleil – celles qui se savent infiniment reproductibles.

Comme dans *Jusqu'à présent, personne n'a ouvert mon crâne…*, l'individu dogmatique à l'écran est écouté puis contesté. Le père lui a demandé de terminer par un morceau de piano, Stéphanie s'exécute mais joue les prolongations pour que le spectacle contienne un peu d'éternité. Ce n'est donc pas cet acte mélancolique et absolument éphémère qui conclura le cérémonial, mais la possibilité plusieurs fois renouvelée que son père vienne lui refaire « coucou ». Le film peut certes *revenir* mais la pellicule du théâtre n'a même pas à être rembobinée : il suffit de fermer et d'ouvrir le rideau rouge du castelet pour acter une petite victoire sur la mort. *L'Amour de l'art* mettait à mal l'imaginaire sacrificiel de la création, *Tout doit disparaître* détruit sans le dire un autre cliché de la mystique théâtrale : le théâtre n'est peut-être pas le royaume des morts, mais le sanctuaire où les vivants ré-créateurs célèbrent les forces d'apparition qui leur restent.

Du 17 au 21 mars à La Villette, à Paris.

CONTACTS

Stéphanie Aflalo - cie johnny stecchino
stephanie_aflalo@hotmail.com
07 60 52 63 82

Production / diffusion
Luciole Duvivier | luciole@latitudescontemporaines.com

Communication / presse
Louise Marion | louise@latitudescontemporaines.com

LATITUDES PROD

cie johhny stecchino
c/o Latitudes Prod. Lille
57 rue des stations 59800, Lille
03 20 55 18 62
www.latitudescontemporaines.com